

loin des familles patriciennes qu'on retrouve encore dans la ville des lettrés, l'aimable et austère Boston.

A New-York, plus qu'ailleurs, éclate la force de l'atavisme. Il suffit de voir défile, à la sortie des ateliers et des magasins, cette population ouvrière féminine, issue du croisement grossier des races immigrantes, circulant à travers rues, mal fagotée, taillée à coups de hache, couverte plutôt qu'habillée, au regard atone ne révélant ni la jeune fille ni la mère de famille, mais seulement la compagne d'un mâle plus préoccupé de manier le dollar et de s'abreuver au brutal whisky que d'affiner sa postérité et son intérieur.

Le charme de la femme se retrouve tout entier dans cette société élevée, mélangée de sang créole, où l'éducation de la jeune fille est souvent plus soignée qu'en Europe, on peut même dire quelquefois plus intelligente, en dépit des apparences d'excentricité que certaines *misses* évaporées ou déclassées croient du meilleur ton d'importer



UNE AMÉRICAINE.

Gravure de Florian.

sur le continent, et sur lesquelles le public se presse trop de juger tout un pays, sans tenir compte des différences de mœurs, de tempérament et d'esprit spéculatif.

L'Américaine de la haute classe, à New-York comme sur tout le littoral, est et reste sans contredit bien supérieure, comme finesse, comme sociabilité, comme conversation, à l'Américain, qui, dès l'âge le plus tendre, quitte le foyer familial pour courir à la recherche des *business* (affaires). Mais *business*, quelque heu-